

Jean-Claude Guillebaud : « Soyons des redresseurs d'espérance »

Jean-Claude Guillebaud, éditeur, essayiste (1), membre du conseil de surveillance du groupe Bayard Presse témoigne de l'espérance

Ne trichons pas avec les mots : l'année 2013 s'annonce grosse de difficultés, de souffrances sociales, de déconvenues économiques et de chômage ! C'est en regardant tout cela en face, l'œil ouvert, qu'il faut en appeler à l'espérance. Rien de plus logique. Ce n'est pas quand tout va bien, mais quand le découragement menace, que cette dernière doit émerger du fond de nous-mêmes afin de nous tenir debout. Je pense à cette belle mise en garde de Bernanos (dans *Le Journal d'un curé de campagne*) : « *Le péché contre l'espérance – le plus mortel de tous, et peut-être le mieux accueilli, le plus caressé. Il faut beaucoup de temps pour le reconnaître, et la tristesse qui l'annonce, le précède, est si douce !* »

Le capitalisme s'enlise sous nos yeux

L'insidieuse sinistrose qui rôde, à peine refermée la parenthèse des fêtes, correspond assez bien à ce mol péché qui tourmentait Bernanos. Or, ce pessimisme-là, pour justifié qu'il fût, fait partie du problème. Il ajoute la mélancolie à la dureté. Il ferme portes et fenêtres. On voit bien d'où vient cet inespérance particulier. Bancaire à l'origine, la crise de septembre 2008 est devenue financière, puis économique, puis sociale et politique.

Elle devient aujourd'hui « psychique ». Vingt-quatre ans après le naufrage du communisme, c'est le capitalisme – miné et perverti par la finance – qui s'enlise sous nos yeux.

Du coup, il flotte dans l'air du temps un acharnement démystificateur, une volonté de ne plus être dupe de rien, une tendance au déboulonnage de tous les desseins et convictions. Des générations entières ont le sentiment d'avoir été fourvoyées et la défiance touche maintenant toutes les classes d'âge.

L'heure est à la « décroissance »

Anciens staliniens effarés d'avoir découvert la cruauté obtuse du totalitarisme rouge ; vieux militants anticolonialistes qui vivent mal la dérive de certains pays du Sud où les « libérations nationales » ont débouché sur la gabegie et le massacre ; anciens gauchistes toujours marris d'avoir soutenu les despotes de Pékin, de Phnom Penh ou de Hanoi. À ceux-là s'ajoutent dorénavant les défenseurs déconfits du capitalisme, qui voient ce dernier arraisonné par la froide logique des marchés financiers. L'heure est à la « décroissance ».

Ainsi entrons-nous tous dans une période plus désenchantée que jamais, critique jusqu'à la dérision. Cette « panne psychique » porte en elle la raillerie générale, le sarcasme et la désespérance. Le temps est venu des « petits malins » à qui l'on n'en conte pas. Nous voulons être les procureurs intraitables de toutes les illusions, les spectateurs sarcastiques d'une comédie qui ne nous fait plus rire. Électeurs, nous nous flattons de ne plus faire confiance aux élus. Contribuables, nous soupçonnons l'État de tous les gaspillages. Citoyens, nous jugeons notre démocratie menteuse et frivole.

L'empire du cynisme nous menace

Malades, nous nous méfions des médecins. Justiciables, nous ricanons de la justice. Parents, nous clamons que l'école ne sait plus où elle va. Nous voilà ivres de lucidité et de soupçon. En notre for intérieur, nous jurons que l'on ne nous grugera plus. Nous campons en somme – et hargneusement – dans un quant-à-soi finaud, dont les blogs, les tweets et les réseaux sociaux, par leur violence, portent témoignage. Un nouvel empire nous menace : celui du cynisme.

C'est justement lui que fait reculer, par sa fraîcheur même, la « *petite fille espérance* » de Charles Péguy. Retrouver l'espérance, c'est d'abord comprendre que, si la cohésion sociale est aujourd'hui en péril du fait du chômage et des inégalités, la « cohésion mentale » l'est plus encore. Or, on ne peut vivre ensemble sans un minimum de confiance et d'amour partagé.

Réveiller sa propre espérance

Tout groupe humain a besoin de convictions communes et de projets. Entre la lucidité nécessaire et le cynisme chimiquement pur existe ainsi une frontière, une limite, un seuil que la « *petite fille* » nous adjure de ne pas franchir.

Edgar Morin use, quant à lui, d'une belle expression pour définir l'urgence du moment : « *Nous avons besoin de redresseurs d'espérance.* » Prenons-le au mot. À sa place, à sa mesure, avec ses moyens et son énergie, chacun d'entre nous, comme le colibri de la fable écologiste, peut réveiller sa propre espérance. C'est la meilleure façon de faire « notre part »...

(1) Dernier livre publié : *Une autre vie est possible*, Éd. L'Iconoclaste, 214 p., 14 €.